LA LIBRE BELGIQUE
Vendredi 22 septembre 1989

De Bemels peint avec une « souris » et accouche d'une œuvre d'art

Le génial scénographe de théâtre expose ses « fenêtres de lumières », ses peintures créées à l'ordinateur. Profondeur et chaleur... Innovation !

Haro sur les clichés ! Non, la peinture créée à l'ordinateur n'est pas une construction froide et raide d'univers géométrique et futuriste. Jean-Claude De Bemels imagine et élabore depuis près de vingt ans des décors de théâtre. Le public des salles obscures lui doit de merveilleux voyages. Jean-Claude De Bemels est aujourd'hui le scénographe belge le plus sollicité, le plus talentueux et inventif. De Bemels, c'est l'espace magique de « La pilule verte », montée par Martine Wijckaert; c'est le magicien visuel des spectacles du Théâtre Varia.

C'est aussi le collaborateur d'Albert André Lheureux, de Jacques Doillon (La Puritaine), de Marion Hansel (Il Maestro, dont la première projection mondiale vient d'avoir lieu à Saint-Sébastien), de Jean-Claude Drouot au Théâtre National.

Dans sa grande maison de la rue de l'Hippodrome, sur l'écran de son ordinateur, De Bemels a posé l'un des casques romains qu'il conçut pour le « Coriolan », de Drouot. Clin d'œil. Pendant de longues heures, l'artiste, qui avait commencé son métier par la peinture, a cherché devant son moniteur à peaufiner la technique de la peinture par ordinateur. Dans la pénombre, assis devant sa fenêtre lumineuse, il compose un vrai travail de mosaïque. Son écran à haute définition affiche 786.432 points qu'il peut contrôler séparément ! Sa « souris » – son stylo informatique – court sur sa table graphique et le tableau s'élabore, étourdissant de profondeur...

Une touche sur le clavier lui permet d'agrandir jusqu'à seize fois l'élément dont il modifie l'emplacement ou rechoisit la couleur des points. Comme dans le film futuriste « Blade runner », où Harrison Ford identifie une écaille de serpent sur une photographie, le zoom donne l'impression de pénétrer de plus en plus loin dans le dessin. Infime précision. Le visage baigné par la lumière diffuse de son écran, l'artiste raconte que ce trou de lumière attise le vertige, une certaine ivresse, suscite l'attraction physique vers le chevalet technologique. Sensation d'infini. « Même mes rêves ont changé », explique-t-il.

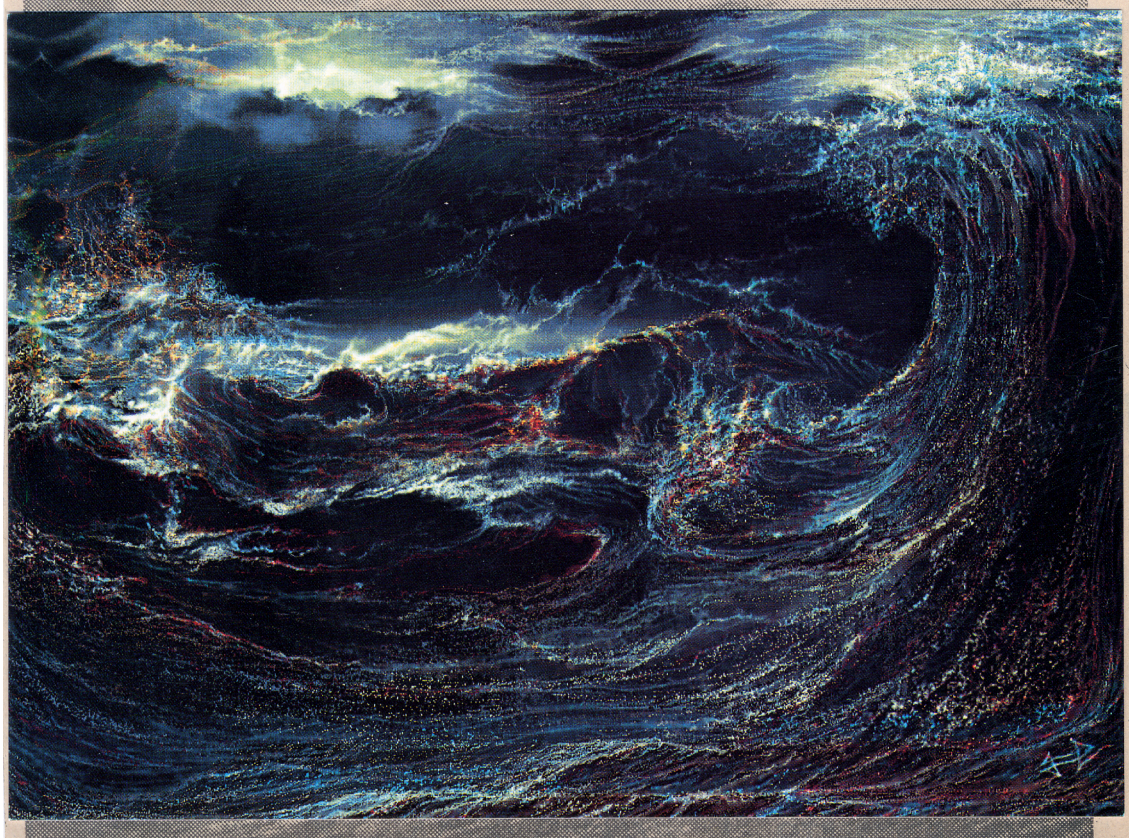
ETRANGETE. Certes, le rapport de l'artiste à son support est complètement modifié. Certes, il ne faut pas y chercher le relief physique d'une œuvre travaillée au couteau ou appliquée directement au tube. Mais son expérience d'inventeur de volumes théâtraux, de joueur de matières et de faux semblants qu'il sculpte de lumières et de couleurs, rejaillit sur la conception de sa peinture par ordinateur.

Etrangement, De Bemels semble replonger aux sources du monde. Ses paysages ou constructions, inévitablement déserts, vierges de toute intervention humaine, voyagent aux tréfonds de la formation du monde ou sautent dans un avenir lointain où l'homme aurait disparu de la nature en fusion. Impression de roches embrasées de soleil, de tempêtes sous-marines, de cathédrales lumineuses que, chaque fois, il baptise de métaphores propices aux rêves : « Passion végétale », « Cathédrale pucellaire », « Fibre vocale », « Crépuscule d'énergie »....

Grand paradoxe, sa technique de pointe semble se mettre au service d'une matière palpable remagnifiée, une matière des origines, encore inviolée. Le mouvement parfois y sourde, parfois s'incruste en inquiétantes géométries.

TRES LOIN. Les résultats qu'il obtient étonnent les fournisseurs de matériel et les informaticiens eux-mêmes. De Bemels, qui travaille sur un ordinateur compatible IBM, est certainement le premier en Belgique, sans doute en Europe, à exploiter si loin les virtualités artistiques des P.C. La société Zénith l'a accueilli dans son stand au Salon Bureau 89 et l'entreprise lui a d'ores et déjà commandé un tableau pour promotionner son image de marque. Son exposition créera donc l'événement. D'autant plus que les « toiles » qui orneront les murs de la Bellone recréent exactement le contexte lumineux dans lequel elles ont été créées. L'artiste a fait sortir en film les tableaux mémorisés sur disquettes. Ses ektas couleurs sont fixés sur plexiglas avec filtre antireflets et éclairés par l'arrière. Du ventre de la toile sort sa lumière...

Claire DIEZ.



Eh oui ! Ce tableau sort d'une boîte à puces. Titre : «offrande de l'angoisse».

Du 23 septembre au 6 novembre, à la Maison de la Bellone, rue de Flandre, 46. Exposition ouverte de 13 h à 18 h, sauf dimanches et lundis. Sur place, le public pourra assister à une démonstration d'élaboration de la peinture par ordinateur.

De Bemels et l'art-dinateur

LE SOIR
4-5 nov. 89

Navrés de signaler aussi tard une exposition qui, elle, est plus qu'en avance sur son temps. Qui pourrait bien préfigurer les techniques plastiques de l'avenir. Que l'on visite avec le sentiment d'être à bord d'une station spatiale, où l'on peut espérer qu'il y aura encore des galeries d'art. Mais qui montreraient des œuvres comparables à celles-ci, faites avec les moyens les plus pointus de la technologie moderne. Il faut, durant les quelques heures qui permettent encore de le faire, aller découvrir les peintures par ordinateur de Jean-Claude De Bemels.

On le savait scénographe, et l'un des plus doués que nous ayons. Toujours, dans son métier de concepteur de la scène, à l'affût du langage qui convienne le mieux au spectacle. Il n'y a guère, il fut confronté à un texte qui le mit en demeure de rompre avec ses usages jusque-là et d'opter carrément pour une vision nouvelle. C'était lorsque Albert-André Lheureux le convia à créer l'environnement scénique de *Vendredi ou les limbes du Pacifiques*, de Michel Tournier. Mis en présence de la poésie la plus concrète et la plus abstraite à la fois, il misa sur la magie de l'ordinateur.

Depuis, il ne décolle plus de son clavier et de son écran. Et, aidé par les moyens illimités de l'informatique, il *peint*. Sans couleurs et sans pinceaux, sans vernis et sans toiles. Avec une souris à la main, plein d'images dans la tête, une compétence de programmeur acquise dans l'atelier et un appareil (un Zénith) prêt à suivre et à encourager toutes ses fantaisies.

Le résultat, on le voit aux cimaises de la Maison de la Bellone : De Bemels, visiblement, a mis sa machine au défi des styles les plus divers : il rivalise avec Turner dans une vue marine d'autant plus saisissante que l'on s'attend à la voir s'animer, avec Ernst dans des visions où le fantasme le dispute à la méticulosité géologique. On est frappé de la netteté, de la précision avec lesquelles l'appoint informatique permet d'explorer l'imaginaire.

Images lumineuses, qui ne doublent pas la paroi où elles s'insèrent mais y créent des profondeurs à perte de vue, comme des percées dans une autre dimension, ces « tableaux » dont l'unité colorée est infime (il faut plus d'un million de points pour constituer une image complète : Seurat ou Signac seraient restés rêveurs devant cette exigence) réconcilient l'art et la science, apprivoisent les acquis de la recherche la plus en pointe d'aujourd'hui au profit de la rêverie à l'état brut. Il ne faut pas se priver de ces noces inespérées.

JACQUES DE DECKER.

Maison de la Bellone, 40, rue de Flandre à 1000 Bruxelles, jusqu'au 6 novembre.